

MÉS, Gland de chêne. Singulier Mésen. Messa, Glanes, Cueillis du gland, Selon que je lui apprit de M. Roussel. Davies écrit aussi Més, Singulier Mésen, Glans, Balanus. Sic. Armor. Meszyd, Glandium Copia, badaroggia. Mesbren, quercus, Robur. un de nos vieux Diction porte Mezen, Gland. Mésa et Mecca os moët, Donneur du Gland au Cochon: tout ce que l'on peut dire de plus vraisemblable de l'origine de ce Més, c'est qu'il peut être le même que Maes, Champ, dehors, La Campagne: et comme l'on dit dans la maison rustique, mener les bestiaux en champ, pour dire les conduire au pâturage, on a pu se servir de ce même mot Maes pour les champs, et pour ce qui y est propre à la nourriture des bêtes domestiques, tel que le Gland pour les cochons. Et c'est probablement de là que vient Mæsus, Nourriture: ceux qui ont avancé qu'il y a eu des tems auxquels des hommes se nourrissoient de Gland, ont pu le donner par conjecture fondée sur cette affinité entre Mæsus, Champ, Més, Gland, et Mæsus, Nourriture: on pourroit croire que les Latins auroient fait Gland, du Celtique Lann, terre inculte, et seulement bonne pour le pâturage, plutôt que du Grec γάλατος, dont Vossius dérive le mot Latin, et qui ne se trouve point, si ce n'est pour badaros, or Glans a la même proportion avec Lann, que l'autre mot Latin Lann avec le Breton Gloan et Glan, ou Gulan, Saine Voyer Messa cidestous.

R.

Les P. P. M. et G. sur Gland, écrivent Mesen, pl. Mes. ces sortes de noms génériques servent ordinairement de pl. cependant du Sing. défini Mesenn, on peut faire encore le pl. Mesennou, lorsqu'il ne s'agit que de quelques glands ou de certains glands d'une espèce particulière. Le diminutif de Mesenn est Mesennig, pl. Mesennouigou, plutôt que Mesigou, comme le marque le P. G. qui met encore le possessif Meseg abondant ou fertile en glands: il s'emploie aussi comme Substantif, pour exprimer une pépinière ou semis de glands: alors son pl. est Mesegou, mais on fait rarement usage du possessif Meseg, parcequ'il ressemble trop à Mezeg, honteux, qui a honte, et à Mezeg, Médecin, dont on ne se sert même presque plus, par la raison que les Bretons n'aiment pas l'équivoque. Enfin le même P. G. donne aussi le nom de Mesennou aux amigdales. Les Français ont également fait Glande de Gland. Le Meszyd de Davies, qu'il rend par Glandium Copia, seroit chez nous Mesèrer et signifieroit plutôt Glandée ou Cueillette du Gland. Son Mesbren, qu'il

traduit par *quercus*, *Robur*, (chêne) est un composé de *Mes*, Gland, et de *Bren* pour *Brenn*, Bois ou Arbre, et signifie par conséquent Arbre du Gland ou qui porte des glands. je laisse aux Sçavants le soin d'apprécier le mérite de l'Éthymologie que D. S. nous propose du Lat. *Gland*, qu'il fait venir du Celtique *Lann*, Terre inculte &c. Mais l'affinité qu'il remarque entre *Mes* Gland, et *Mædus* Nourriture me semble digne de capter l'attention des philosophes et des politiques. En effet doit-on regarder cette affinité comme le résultat d'une conjecture mal fondée; et le sentiment de ceux qui ont avancé que les hommes se nourrissoient autrefois de Gland, est-il insoutenable? Suspendons un instant notre jugement, et pour ne pas décider au hasard, et sans connoissance de cause, écoutons là-dessus le Citoyen Balanophage ou le Glandivore français.

Le Citoyen Balanophage
ou
Le Glandivore français.

Que l'on étoit heureux quand on vivoit de glands!
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.

Suivant la remarque du Sçavant auteur du Poème de la Religion, le ving-neuvième verset du premier chapitre de la Genèse a toujours fait croire qu'avant le déluge, Dieu n'avoit pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, et ceux qui furent fidèles à ses ordres s'en abstinrent. ce qui se rapporte à ce que disent les Poètes, que dans l'âge d'or, on ne mangeoit que des fruits. Voyez la Genèse C. 1. v. 29. Voyez encore le C. 2. v. 16. et 17. Et le C. 3. v. 1. 2. et 3.

après le déluge, Dieu accorda à l'homme la permission expresse de manger de la chair, comme on le voit au chapitre 9. v. 3. ce qui vient à l'appui des articles mentionnés plus haut, et qui suppose que cette permission n'existoit pas en effet auparavant. tout fait donc présumer que l'homme se nourrissoit de fruits avant le déluge; c'est ce temps, dont le souvenir s'étoit conservé parmi les hommes, que les Poètes ont

Si Souvent essayé de nous représenter sous le nom de Siècle Dor, et où ils s'accordent tous à dire que les hommes se nourrissoient de fruits; mais il est vraisemblable que presque tous continuèrent à s'en nourrir longtemps encore après, soit par goût, par habitude, ou par nécessité.

Les Pythagoriciens s'abstenoient de chair et de poisson, et généralement de tout ce qui avoit été animé: ils se nourrissoient de fruits, de pain et de légumes: ils n'usoient même de ces aliments, qu'avec une grande sobriété, et ne mangeoient pas indifféremment de toute espèce de légumes.

Parsite Mortales dapibus temerare nefandis

Corpora &c. ovid. metam. lib. 15. p. 241.

*Pythagoras? cunctis animalibus abstiniit, qui
tanquam homine, et ventri indulgit non omne legumen.*
juvenal. satyr. 15. p. 245.

Plusieurs Sectes indiennes, et même des Tribus entières s'abstiennent encore de chair. Dans nos campagnes les paysans, généralement parlant, ne mangent presque jamais de viande, ou en mangent rarement et fort peu; et c'est peut-être à cette sobriété qu'ils sont redevables d'une santé si robuste. Enfin si nous écoutons Plutarque, il nous dira que la construction du Corps de l'homme, et la figure de la bouche, prouvent que la nature ne l'a pas fait pour se nourrir de la chair des animaux: il ne se ressemble à aucune des Bêtes carnassières; il n'a ni bec crochu, ni ongles pointus, ni dents aiguës, ni l'estomach aussi fort. Si tu soutiens le contraire, ajoute le même auteur, dévore un bœuf à belle dent, déchire un agneau, mords dans un sanglier vivant.

Mais à supposer, dirait-on, que les hommes s'abtinssent de manger de la chair, il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils fussent réduits à se nourrir de glands. ils pourroient manger du pain, du Ris, des fruits, des légumes &c. aussi n'ai-je pas prétendu que le gland fût leur

unique nourriture, mais Sans exclure les autres Subsistances, il est permis de croire que le Gland fut d'une grande ressource pour eux, Et qu'il étoit même, en certaines circonstances, la base principale de leur nourriture. Pour rejeter cette opinion, il faudroit démentir l'antiquité toute entière. En effet tous les Poëtes Sont d'accord Sur ce point, Et personne, que je sache, ne S'est jamais avisé de les refuter.

Commençons par Lucrèce, auteur d'un Poëme très Sérieux, où il traite de la nature des choses, Et où il soutient que les premiers hommes passoient d'ordinaire leur vie parmi des chênes fertiles en glands :

Glandiferas inter curabant corpora quercus
plerumque &c. Lucr. lib. 5.

c'étoit Sans doute, pour être plus à portée de leur nourriture. Dans le même livre, il met encore le Gland au nombre des fruits dont on faisoit hommage à la beauté, Et dont on payoit ses faveurs :

vel pretium Glandes, atque Arbute, vel Sira Vecta
idem, ibidem.

Les Poëtes ne Se contentent pas de nous assurer que les hommes ont vécu de glands, ils prétendent encore qu'ils ne Se Sont civilisés que peu à peu, Et que leur premier état ne différoit guères de celui des bêtes : c'est ce que témoigne Horace dans la troisième Satyre du premier Livre :

Cum prorepserunt primis animalia terris
mutum Et Surpe pecus, Glandem atque Cubilia propter
unguibus et pugnis dein fustibus, atque ita porro
pugnabant armis quæ post fabricaverat usus.

Cette peinture qui ramène l'homme à l'instar des bêtes est évidemment exagérée. Virgile aussi expressif qu'Horace Sur le fait du Gland, mais plus réservé en fait de système, n'a pas avili l'espèce humaine à ce point. il dit Seulement dès l'invocation qu'il a placée en tête de Ses Géorgiques :

Liber, et alma Ceres, vestro Si munere Pellus
Chaoniam pingui Glandem mutavit arista.

Virg. Georgic. lib. 1. p. 119.

M. De Sille traduit ainsi ces vers: p. 53.

Cérès qui fit à l'homme abandonner les glands
pour ces épis dorés qui couronnent nos champs.
dans la suite l'auteur latin ajoute:

*Prima Ceres ferro mortales vertere terram
instituit, cum jam Glandes, atque Arbute Sacra
deficerent Sylva ex victum Dodona negaret.*

Virg. Georg. lib. 1. p. 147.

quand Dodone aux mortels refusa leur pâture,
Cérès vit des Guérêts leur montrer la culture.

Traduction de M. De Sille. p. 67.

Ovide, entraîné par l'ardeur de sa verve, qui l'emporte presque
toujours au-delà des bornes, enchaînant encore sur tous les
auteurs qui précèdent, répète tout ce qu'ils ont déjà dit, et se
répète lui-même en vingt endroits différents:

*Contentique cibus nullo cogente creatis
Arbutos foetus, montanaque fraga legebant,
Cornaque et in duris herentia mora rubellis,
Et quae deciderant patulae Jovis arbore Glandes.*

Ovid. metam. lib. 1. p. 3.

Glande famem pellens, et mista frondibus herba.
Idem. lib. 14. p. 225.

*Consortes operum, per quas correctae vetustas
quernaque Glans victa est utiliore cibo.*

Idem. fast. lib. 1. p. 22.

*Post modo Glans nata est bene erat jam Glande reperta:
Duraque magnificas quercus habebat opes.*

*Prima Ceres homine ad meliora alimenta vocato,
mutavit Glandes utiliore cibo.*

Idem. fast. lib. 4. p. 68.

*ille domum Glandes excussaque mora rubellis
portat et arduis arida signa focis.*

Idem. eod. lib. p. 70.

Boëce, Le Sage Boëce, nous rappelle aussi que dans l'âge d'or
on se nourrissoit de Glands.

*Felix nimum prior alas,
contenta fidelibus arvis,
nec inerti perditæ luxu,
facili quæ Sæcra Solebat
jejunia Solvere Glande.*

Boët. metr. s. lib. 2.

Je Sçais que la Poësie est le puits des fictions, et que des esprits
Superficiels, qui ne jugent du passé que par le présent, pourroient
rejeter cette opinion comme telle; mais pour que la fiction ait le
droit de nous plaire, il faut ou qu'on l'ait crue vraie, ou que du
moins elle soit circonscrite dans les bornes de la vraisemblance
*Vituperabile enim est, poetam aliquid fingere, quod penitus à veritate
discedat.* Vid. Servii Comment. in lib. 3. Æneid. p. 677.

Ficta voluptatis causa sunt proxima veris.
Horat. de arte poetica p. 266.

En effet une fiction invraisemblable paroîtroit toujours insipide aux
gens de bon goût. S'il n'est pas vrai que les anciens aient vécu de
Glands, il en résulteroit que les plus beaux génies de l'antiquité ne
se seroient réunis sur ce point que pour nous débiter un conte
inepte et puérile: il s'ensuivroit également que des modernes aussi
spirituels que judicieux auroient manqué de goût, en s'ajournissant dans
leurs écrits cette peinture naïve des mœurs du bon vieux temps:

*Lorsque le Genre humain de Gland se contentoit,
Ane, cheval et Mule aux forêts habitoit.*

La fontaine, liv. 4. fable 13. p. 87.

Sobre dans ses desirs, L'homme pour nourriture
Se contentoit des fruits offerts par la nature:
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents,
mais las de dépouiller les chênes de leurs Glands
il essaya le fer sur l'animal timide, &c.

Racine, Religion, Chant 3. p. 66.

oubliant mon honneur, oubliant ma naissance,
 à quelle indignité m'a réduit l'indigence !
 à garder des pourceaux !... je rougis d'y penser,
 lâche ! jusqu'à ce point ai-je pu m'abaisser ?
 que dis-je ! c'étoit peu pour comble d'infamie
 je me suis vu réduit à leur porter envie :
 défait, demi-mourant, de misère épuisé,
 Le Gland qu'on leur prodigue, à moi m'est refusé,
 à moi qui dans le temps d'une heureuse jeunesse,
 vivois dans l'abondance et la délicatesse.

Le Duc Cerceau L'Enfant Prodigue Act. 2. Scen. 1.

Pour les besoins de la nature
 j'y trouverai mon entretien,
 Le Gland sera ma nourriture,
 L'enfant prodigue en s'écuit bien.

D'ailleurs du Gland pour nourriture,
 c'est un assez maigre repas;
 l'enfant prodigue vous rassure,
 mais le drôle en fut bientôt las.

Le Chêne et L'Épine du même auteur.

N'y aurait-il donc pas de la témérité à rejeter un fait attesté par
 le témoignage unanime des anciens et adopté par les modernes ? à
 supposer même que l'on trouve quelque chose d'outré dans l'opinion de
 Virgile et dans les tirades d'Ovide, quand ils avancent que l'homme n'a
 fait usage du pain que lorsque le Gland lui a manqué ; on peut croire
 du moins qu'il a eu recours à ce supplément dans des circonstances
 indispensables ou extraordinaires, telles que des guerres longues et
 sanglantes, des migrations subites et imprévues, dans des pays incultes,
 dans des climats trop rudes ; en un mot dans des temps de disette.

ou de famine.

D. P. remarque l'affinité qui se trouve entre les mots Bret. Mæs, champ; Mès, Gland; Et Mæsus, Nourriture, il n'y a pas moins d'Analogie entre les mots Lat. Asculus, nom d'une espèce particulière de chêne; Esca, nourriture ou Mangeaille; Esus, Mangerie, Manducation ou l'action de manger, ainsi qu'entre tous leurs dérivés; Et le Docte Servius fait cette observation Sur le mot Asculus; „Arbor est Glandifera, „qua licet ab Esu habeat derivationem, tamen per Es Scribitur: Sicut „et Calatum, quod est participium, licet à Celo, celus Sit dictum, „au reste il n'hésite point à dire et à répéter que les hommes ont vécu de Gland; Et les autres commentateurs le disent tout comme lui: cette opinion est encore justifiée par la Religion, les Cérémonies, les mœurs et les usages des anciens, dont il seroit impossible de rendre raison Sans cela. En effet le chêne étoit spécialement consacré à Jupiter par reconnaissance de ce qu'il avoit pourvu à la Subsistance des hommes par un présent si magnifique; Et les payens non contents de mettre le chêne sous la protection immédiate d'un si puissant Patron, lui donnoient encore des patrons Secondaires de différentes classes, tels que Diane, Cérès, Pan, faune, Silvan, Les Satyres, Les Dryades, Et Les hamadryades. ainsi la Religion se trouvoit liée avec la politique, pour favoriser la culture de cet arbre précieux et empêcher sa destruction: il étoit défendu de le couper et de l'abattre; Et ceux qui se le permettoient passaient pour des impies, qui ne pouvoient échapper à la colère des dieux. De là le terrible châtiment d'Erésichon, qui périt d'une faim insatiable pour avoir abattu un de ces arbres nourriciers, consacré à Cérès:

Ille etiam Cereale nemus violasse securi

Dicitur; Et Lucos ferro temerasse vetustos.

Stabat in his ingens annoso robore quercus, &c.

ovid. metam. lib. 6. p. 133.

Le Poëte remarque qu'Épénichon avoit ordonné à ses valets de prendre la coignée, mais que ceux-ci héritoient, et n'osoient exécuter ses ordres.

... famulosque jubet succidere Sacrum
Robur, et ut jussos cunctari videret, ab uno
Edidit hæc, raptâ sceleratus verba securi.

Idem ibidem.

il en fut de même des soldats de César. il vouloit abbatre un bois sacré aux environs de marseille; mais ses soldats, frétés d'un respect religieux, ne s'y déterminèrent qu'après qu'il les eut assurés qu'il prenoit tout le mal sur son compte, et qu'il leur en eut donné l'exemple, en prenant lui-même la coignée.

implicitas moxno casar terrore cohortes
ut videret, primus raptam librare bipennem
ausus, et æriam ferro proscindere quercum,
Effatus merso violata in robora ferro:
jam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam,
credite me fecisse nefas. tunc paruit omnis
imperii non sublato securâ pavore
Turba, sed expensâ superiorum et casaris ira.

Phars. Lucan. lib. 3. 4. 432-439.

c'est-à-dire, suivant la traduction de Brébeuf:

il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main, porte les premiers coups:
quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise:
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise.
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et Seul je prends sur moi tout le courroux des Dieux.

La Catastrophe d'Épénichon nous prouve encore que quoique Cérès eut la Surintendance générale des bleds, elle ne dédaignoit pas d'accorder aussi sa protection au chêne; c'est peut-être pour cette raison que ses

adorateurs assistoient à ses fêtes couronnées de chêne, ou comme le veut
servius, pour conserver dans la mémoire des hommes le souvenir de
leur ancienne nourriture:

neque ante
falces maturis quisquam supponat aristis,
quam cereri tota redimitus tempora quercu,
des motus incompósitos, et cornina dicat.

Virg. Georg. lib. 1.

un Chœur nombreux la suit en invoquant Cérès:
même avant que le fer dépouille les guérets,
tous entonnent une hymne; et couronné de chêne
chacun d'un pied pedant frappe gaiement la plaine.

Traduct. de M. De Lille.

M. De Lille rapporte Sur cet endroit, qu'un Commentateur Anglais,
(M. Holsworth) dit avoir vu des païsans florentins danser et chanter
dans le mois de juillet, la tête couronnée de feuilles de chêne, voilà
donc des traces encore existantes d'une religion qui ne subsiste plus.

Les anciens Egyptiens, qui se nourrissoient des fruits du Lotus, de
la colocasia et du bananier, se couronnoient dans leurs fêtes des
fleurs et des feuilles de ces mêmes végétaux; et les anciens Latins,
qui se nourrissoient de glands, se couronnoient de chêne, et en ornoient
leurs portes:

ô cui tarpeias licuit contingere quercus,
Et meritas primis cingere fronde comas! &c.
Martial. Epigram. 41. lib. 4.

Prolegat et nostras querna corona fores.
Ovid. fast. lib. 1. p.

Chez les Romains la couronne civique étoit de chêne, et se donnoit
pour avoir sauvé la vie à un citoyen, à la guerre; et sans doute que
le choix du chêne marquoit que celui qui avoit garanti les jours de
ses concitoyens avoit aussi bien mérité que celui qui leur avoit fourni
les aliments, figurés par le chêne, d'où naissent les glands, c'est ce que

Servius nous déclare sans détour Sur ces vers du 6. liv. de l'Énéide:

qui juvenes, quantas ostentant, aspice, vires,
atque umbrata gerunt civili tempora quercu!

„ quercum autem coronam accipiebant, qui in bello civem servassent;
„ idè quia ante causa vita in hac arbore hominibus fuit, qui glandibus
x „ vescerantur. unde Ovid. in metamorphos.

Et quæ deciderant patula jovis arbore Glandes.

„ unde jovis arbor dicitur, quasi per quam jupiter suos aleret populos. „

Cet habile commentateur confirme encore ici ce qu'il a si souvent remarqué ailleurs, savoir que le chêne étoit dédié à jupiter, parcequ'il nourrissoit les peuples du fruit de cet arbre, aussi les payens, pour l'honneur sans doute, et de le rendre plus favorable, lui consacroient des forêts tout entières, telle étoit, entr'autres, la forêt de Dodone, également fameuse dans l'antiquité par l'abondance de ses glands, et par la célébrité de ses oracles.

... nemorumque jovi quæ maxima frondet
Æsculus, atque habita gravis oracula quercus.

Virg. Georg. lib. 2.

Hérodote raconte ainsi l'origine des oracles de Dodone: „ il y eut
„ autrefois deux prêtresses de Phébes, qui furent enlevées par des marchands
„ phéniciens. Celle qui fut vendue en Grèce alla s'établir dans la forêt de
„ Dodone, où les anciens habitants de la Grèce alloient en foule chercher du
„ Gland. Elle y éleva une petite chapelle, au pied d'un chêne, en l'honneur
„ du même jupiter dont elle avoit été prêtresse. „

Ce passage d'Hérodote est ici d'un grand poids. c'est le plus ancien des historiens profanes dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous. Cicéron en faisoit un grand cas et l'appelloit le père de l'histoire et le prince des historiens; ainsi le témoignage de cet ancien écrivain, conforme à celui des poètes, doit laver ces derniers de tout reproche de fiction, relativement à l'usage du gland. il prouve que les anciens Grecs s'en nourrissoient, aussi bien que les anciens Latins.

il est donc constant qu'on alloit en foule chercher du Gland: on en

x Le Lat. Vesci, Vescor ne viendroient pas lui-même de Mes par le changement ordinaire de S. M. en V.

faisoit des amas considérables pour la provision; et comme aujourd'hui de grands mulons de Bled font présumer la richesse du laboureur, de même alors ceux qui avoient eu le bonheur de cueillir des monceaux énormes de glands étoient censés les plus riches. c'est ce qu'on peut induire facilement des vers qui suivent:

*improbitas illo fuit admirabilis avo:
credebant hoc grande nefas, et morte piandum,
si juvenis satulo non assuraxerat, et si
beurbato cuicumque puer, licet ipse videres
plura domi fraga, et majores glandis acervos. &c.
juvenal. satyr. 10.*

ainsi une année fertile en glands faisoit regner la joie et l'abondance chez les habitants des forêts et chez tous leurs voisins; c'étoit l'objet de leurs vœux les plus ardents; c'étoit pour l'obtenir qu'ils faisoient des sacrifices à jupiter; mais si l'année étoit stérile; c'est-à-dire si le gland étoit rare; c'étoit une calamité publique; c'étoit une marque sensible de la colère de jupiter, qui se faisoit pressentir quelquefois lorsqu'il lançoit la foudre sur un chêne, ce qui étoit un présage des plus funestes, comme nous l'apprend virgile:

*sape malum hoc nobis (si meus non lava fuisset)
de coelo tactas memini predicere quercus.
virg. Bucol. Eclog. 1.*

Hélas! Souvent le ciel irrité contre nous,
par des signes trop sûrs m'annonçoit son courroux;
trois fois, il m'en souvient, dans la forêt prochaine,
le tonnerre à mes yeux est tombé sur un chêne.

Traduction ou imitation de Gresset.

Les auteurs payens, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, ont eu des idées fort bizarres sur la création du monde en général, et sur celle de l'homme en particulier. les uns l'ont attribuée au hasard, d'autres au concours fortuit des atomes; d'autres enfin ont soutenu que le monde étoit éternel; ceux qui connoissent la faiblesse de l'esprit humain, abandonné

à ses propres lumières, sont moins surpris de ces erreurs, que de les voir adoptées et rechauffées par des philosophes de nos jours, malgré le flambeau de la révélation; et c'est de ceux-ci que l'on peut dire, à bon droit, qu'ils ont préféré les ténèbres à la lumière: quant aux anciens, les uns ont cru que le limon de la terre avoit créé les premiers hommes par le seul effet de sa fécondité naturelle, qui étoit alors dans toute sa vigueur; les autres se sont imaginés qu'ils avoient été produits par quelques chênes creux, d'où ils étoient sortis tout vivants, à peu près comme un oiseau sort de sa coque:

quippe aliter tunc orbe novo, caeloque recenti,
vivebant homines, qui capto robore nati,
compositive luto, nullos habuere parentes.
Juvénal. Satyr. 6.

Ces idées sont grossières: elles se ressentent de l'ignorance et de la simplicité du vieux temps; mais combien n'y a-t-il pas encore parmi nous de personnes prévenues, qui croient bonnement que les viandes corrompues engendrent des vers; que le fromage moisi engendre des mites &c. D'où vient ce préjugé? du genre de vie de ces vers qui se nourrissent de chairs corrompues, et qui s'y trouvent abondamment entassés; de la quantité de mites qui se logent dans un fromage moisi, et qui en font leur pâture. Le raisonnement des anciens étoit aussi défectueux; la conclusion qu'ils en tiroient étoit aussi fautive, mais enfin elle n'étoit pas plus absurde: on y retrouve précisément la même analogie d'idées. voulant remonter à l'origine de l'homme, et n'ayant d'autres fils pour se conduire dans ce dédale, qui étoit encore inextricable pour eux, que les mœurs des hommes et la qualité de leurs aliments, ils jugèrent que le chêne devoit avoir produit les premiers hommes, puisqu'ils résidoient dans les forêts, et qu'ils s'y nourrissoient de glands; car il est à remarquer, à l'occasion de ce passage de Juvénal, qu'il venoit de faire mention de cette nourriture, en parlant d'une femme plus hideuse encore et plus maussade que son mari, qui s'étoit rassasié de gland, et qui s'en étoit donné jusqu'à

La gorge:

Ex Sape horridior Glandem ructante marito.
Juvénal. Satyr. 6.

Ce système sur l'origine des hommes n'étoit pas de l'invention de Juvénal, puisque Virgile au 8^e Livre de l'Énéide, met, pour ainsi dire, le même langage dans la bouche d'Évandre:

Sum Rex Evandrus, Romana conditor arcis:
Hac nemora indigena funni, nymphæque tenebant,
gensque virum Truicis, et duro Robore nata: &c.

Et ce passage de Virgile n'est qu'une imitation d'Homère, ce qui prouve que cette opinion étoit déjà fort ancienne.

Chez les Payens, les cérémonies du culte étoient, en quelque sorte, analogues à la Religion qu'ils avoient établie; elles avoient un certain degré d'utilité relative aux besoins de l'homme, ainsi ayant attribué à Bacchus l'invention du vin, ils mirent la vigne sous sa protection, et dans leurs sacrifices, ils lui immoloient un Bouc, à cause du tort que cet animal faisoit aux vignes:

Non aliam ob culpam Baccho Capere omnibus aris
Cæditur &c. Virgile Georgic. Lib. 2.

aussi le Dieu du vin, pour expier ce crime,
partout sur ses autels veut un Bouc pour victime.

Traduct. de M. De Sille.

De même ils immoloient à Cérès, tantôt un Porc, et tantôt une Pruye, par la raison que les animaux de cette espèce endommageoient les bleds, qui étoient dans le Département de Cérès:

Prima Ceres avida gavisæ est Sanguine porca,
ulta suas merita cæde nocentis opes.
Ovid. fast. Lib. 1.

Et comme ces mêmes animaux ne sont pas moins avides de Glane, et qu'ils désorientoient une grande partie des Subsistances destinées à l'homme, on les sacrifioit aussi à Sylvain, qui avoit l'intendance générale des forêts:

Cedere Sylvano Porcum &c. Juvénal. Satyr. 6.

Quelque ridicule que nous paroisse aujourd'hui ce système sur l'origine des hommes, il n'est pas difficile de s'appercevoir que la prédilection des anciens pour les bois lui a servi de fondement: ils y trouvoient du gland en abondance, et toutes les ressources nécessaires à la vie. c'étoit le séjour des hommes et des Dieux:

habitarunt Di quoque Sylvas

Vergil. Bucol. Eclog. 2.

Virgil. Bucol. Eclog. 2.

Et ce goût dominant pour les bois étoit tellement enraciné chez eux, qu'ils vouloient y demeurer encore après la mort. De là vient qu'ils décorèrent l'Elysée de bois bien touffus, ne pouvant s'imaginer que la félicité des âmes bienheureuses eût été complète sans cela; c'est ce qui fait dire à Musée, liv. 6. de l'Enéide, p. 1095.

Nulli certa domus: Lucis habitamus opacis.

J'ai déjà fait voir ailleurs que ce goût pour le séjour des bois a été commun à presque tous les peuples. Ce genre de vie que notre mollesse traite à présent de sauvage, a été celui des Grecs et des Latins, autrui bien que des Germains et des Gaulois: il est vrai que toutes ces nations se sont écartées peu à peu, à mesure qu'elles se sont enervées par le luxe, ou suivant le langage d'aujourd'hui, à mesure qu'elles se sont civilisées.

L'histoire nous a conservé peu de lumières sur ce qui regarde les mœurs des anciens Gaulois; et cela par deux raisons: la première, parce que les Druides, qui étoient tout à la fois les Sages, les Prêtres et les Magistrats de la nation, regardant les Lettres comme ennemies de la mémoire, et préférant la tradition à l'écriture, ne laissoient aucun écrit à la postérité, afin que leurs préceptes demeurassent plus profondément gravés dans les esprits: la seconde, c'est que les Grecs et les Romains, infatués de leur propre mérite, ne daignèrent jamais s'instruire de ce qui concernoit les nations étrangères, qu'ils traitoient toutes de barbares; et leurs historiens, guidés par le même esprit de vanité, n'en ont presque jamais fait mention, ou n'en ont parlé qu'avec beaucoup de déguisement, et dans la vue de relever leurs

triomphes et l'Eclat de leurs victoires. Cene fut que vers le temps où les Romains entreprirent de soumettre les Gaules, la grande Bretagne et la Germanie qu'ils prirent quelques connoissances du gouvernement, de la Religion, des forces et des ressources des différents peuples qui habitoient ces vastes contrées; en sorte qu'ils ne nous ont transmis, pour bien dire, que ce qui avoit quelque rapport à leurs expéditions; Encore faut-il se tenir en garde contre la partialité et les préventions de ces écrivains. à cette époque les Gaulois étoient déjà policés, et s'étoient écartés par conséquent de la simplicité primitive de leurs ayeux; mais ils conservoient encore beaucoup de vestiges de cette antique simplicité. il est vrai qu'ils commençoient à cultiver la terre; mais ces premiers défrichements ne produisoient pas tout à coup des récoltes assez abondantes pour faire subsister une population si nombreuse; et d'ailleurs les Romains, qui avoient déjà introduit le système des Réquisitions dans les contrées où ils avoient pénétré, enlevoient une portion considérable de ces grains, pour faire subsister leurs armées: ainsi l'on peut croire que la majeure partie de la nation vivoit encore de gibier, de Laitages, et surtout de Glans.

En effet comment pourroit-on se persuader que l'Agriculture fût dès lors si florissante, dans un pays presque tout couvert de bois, et chez un peuple composé de Soldats, accoutumé dès l'enfance au maniement des armes et aux exercices militaires, qui ne connoissoit d'autre métier que la guerre, et toujours occupé d'invasions et de conquêtes, ou du soin de se défendre. on doit sentir au contraire que l'Agriculture bien loin d'être encouragée, étoit extrêmement gênée par un tel régime, que les paisibles travaux étoient incompatibles avec cet état permanent de guerre, et que ses produits devoient être fort minces; car si la paix fait fleurir l'agriculture, la guerre la fait languir nécessairement.

Pax cererem nutrit: Pacis alumna ceres.

ogiv. facta. lib. 1. p. 22.

*Daice ceres lata est, et vos orate Coloni
perpetuam pacem, pacificumque ducent
ovid. fabr. lib. 4. p. 68.*

il est vrai qu'à l'Époque des conquêtes de César, les Gaulois avoient déjà bâti quelques villes, mais en remontant à des tems plus reculés, si nous parcourons l'ancienne Sarmatie européenne, la Germanie, les contrées du nord, les îles britanniques, les Gaules, de Saturnie ou d'Italie, d'Espagne et la Judéenne ou le Portugal, nous n'y trouverons que des hommes sauvages, couverts de peaux de bêtes, ne se nourrissant que de la chasse, ou de la pêche, ou des fruits que la nature produit d'elle-même, ne connaissant d'autres habitations que les forêts ou la plaine campagne, et ne sachant se mettre à l'abri des injures de l'air qu'à la faveur de cabanes mal construites. La Germanie et la Gaule n'étoient, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt. Puffendorff, préface du 2^e tom. de l'Histoire de l'univers.

Le même auteur avoit remarqué ailleurs que les Gaulois avoient la même origine que les Germains, dont ils avoient conservé les mœurs et les coutumes. Césaire et Tacite l'avoient remarqué avant lui, et désignent plusieurs colonies gauloises qui avoient passé le Rhin. Or du tems de Tacite, les Germains n'avoient point encore de villes, et n'en eurent que long-tems après. Les Gaulois les devancèrent en ce point, comme en beaucoup d'autres, mais il ne faut pas s'imaginer que leurs villes fussent dès l'origine ce qu'elles sont aujourd'hui; il est probable qu'ils tracèrent d'abord des enceintes spacieuses dans le voisinage des forêts, qu'ils fermèrent ces enceintes de haies et de palissades pour se garantir des incursions de l'ennemi, qu'elles contenoient encore, outre les habitations, des bois, des étangs, des campagnes, et que les maisons, au lieu d'être contigües, y étoient isolées, pour prévenir le danger des incendies;

car c'étoit-là la manière de bâtir des anciens; et on peut en dire autant de l'origine des plus anciennes villes du monde, telles que Troye, Babylone, Carthage, Rome &c. ces villes pouvoient servir d'entrepôts, de magasins, de places publiques, ce qui n'empêchoit pas que les forêts ne fussent toujours habitées par le gros de la nation, puisque les Druides mêmes, qui en étoient les chefs, y résidoient encore du temps de César. Leur école la plus célèbre étoit, dit-on, dans une forêt du pays Chartrain: in sinibus Carnutum condidit in lico consecrato. quelques Savants modernes de l'Académie Celtique prétendent que c'étoit dans le pays de Carnac, où l'on voit encore une quantité étonnante de pierres Druidiques d'une masse énorme. Voyez les monumens Celtiques De Cambry.

C'étoit dans les forêts que se tenoient les assemblées politiques et religieuses: c'étoit là que se faisoit l'élection des magistrats, c'étoit là qu'on élevoit des autels à la divinité; qu'on lui adressoit des prières publiques, qu'on lui faisoit des sacrifices; qu'on lui immoloit des victimes; Enfin c'étoit là qu'on indiquoit les fêtes; c'étoit là qu'elles se célébroient avec tout l'appareil des plus augustes cérémonies. La principale étoit la cueillette du Gland nouveau et du Gui de chêne, que les Druides, vêtus de blanc, coupoient avec une faucille d'or, et recevoient dans des corbeilles blanches. cette fête, qui étoit la plus solennelle de toutes, commençoit par une procession générale, durant laquelle on chantoit des hymnes, et l'on y conduisoit avec pompe les deux taureaux blancs qui devoient être immolés. La fête se terminoit par une distribution de pain, de vin, de viande, et probablement de Gland nouveau, que l'on faisoit aux assistants; Et ceux-ci à leur tour en faisoient part à tous ceux de leurs parents et de leurs amis qui n'avoient pu s'y trouver. ce n'est pas une vaine conjecture que de croire qu'on y distribuoit du Gland nouveau, qu'on appelloit Eghinat-newer, qui signifie, à la lettre, germination nouvelle.

ou nouvelle production, terme dont se servent encore les Bas-bretons pour désigner les étrennes ou les petits présents que l'on donne ou que l'on reçoit au renouvellement de l'année, quoique le gland nouveau n'y entre plus pour rien.

Malgré la révolution des siècles qui se sont écoulés depuis, la commémoration de cette fête célèbre s'est perpétuée d'âge en âge jusqu'à nos jours; et plusieurs fois nous avons été témoins oculaires de la réjouissance publique qui se faisoit à cette occasion, à Morlaix, à Saint Paul de Léon et ailleurs. Le Maire et les Echevins s'assembloient à l'hôtel de ville, d'où ils partoient, accompagnés des principaux bourgeois, et surtout des jeunes gens, précédés de tambours, fifres et haut-bois; des hérauts et valets de ville, chargés de guirlandes de fleurs et de verdure. tout ce cortège se rendoit d'abord aux halles, parcouroit ensuite les places publiques, les carrefours et les différents quartiers de la ville: au milieu de la troupe on remarquoit des brancards, couverts de nappes blanches, sur lesquels on portoit des veaux fraîchement tués, proprement écorchés et ornés de guirlandes, ce qui représentoit apparemment les taureaux blancs que l'on immoloit autrefois. pendant le cours de cette marche, on faisoit une quête: presque tous les habitants donnoient volontiers quelque chose, selon leurs facultés, mais surtout des piéces de viande, et alors on élevoit l'offrande en lais, en criant *Eghinanaï*. cette expression, corrompue d'*Eghinat newer*, se répétoit aussitôt par le cortège; et le peuple qui suivoit en foule, y répondoit en chœur par le même cri, et faisoit retentir l'air d'acclamations et de chants d'allégresses. La marche se terminoit à l'hôtel de ville par une collation, et l'on y faisoit une répartition du produit de la quête que l'on envoyoit aux Religieux mendiants, aux pauvres honteux et à l'hôpital. Il est évident que cette fête, connue en Basse-Bretagne sous le nom d'*Eghinanaï*, et ailleurs sous des noms encore plus altérés, comme *Aguilaneuf*, *Hoguy nano*, *Guignaneë*, &c. n'étoit qu'une ombre ou une représentation grossière de la grande Solennité des Druides.

Cette prédilection pour le séjour des bois, cette vénération singulière pour le chêne, ont fait croire à quelques-uns que les Gaulois adoraient cet arbre; il paroît même que saint Grégoire étoit imbu de cette opinion, puisque ce pape écrivant à la Reine Brunehaut, la prie de faire cesser les sacrifices que quelques-uns de ses Sujets offroient aux idoles, et le culte qu'ils rendoient encore aux arbres. Il est à présumer que le temps avoit introduit des abus; que la superstition avoit souillé une institution ancienne, qui pouvoit être louable dans son principe, et qui n'avoit été vraisemblablement établie que pour honorer Dieu et lui rendre grâces de ses bienfaits et de ses présents; or celui qui les touchoit le plus étoit le chêne, par le moyen duquel il avoit pourvu à leurs pressants besoins, puisqu'entre le couvert, il leur fournisoit encore en abondance du gland pour leur nourriture, et du gui, qu'ils regardoient comme un spécifique universel. Au reste presque tous les fruits des arbres qui viennent sans culture dans les forêts, tels que châtaignes, fraines, noix et noisettes, étoient mis au nombre des glands, et servoient aux mêmes usages.

Il est donc visible que tout ce que je viens de dire, à l'égard des Gaulois, a des rapports manifestes avec ce que j'ai dit précédemment de la nourriture et des mœurs des anciens Grecs et des anciens Latins; que si nous jettons maintenant un coup d'œil sur les anciens peuples Septentrionaux, on y découvrira encore des rapports aussi frappants: en effet les différents peuples qui habitoient la Germanie préféroient le séjour des bois à celui des villes, qu'ils regardoient comme des prisons ou des sépulchres, et comme ils attribuoient sans doute le même goût à la divinité, ils se gardoient bien de lui ériger des temples, ils auroient cru dégrader sa Majesté infinie en la renfermant dans des espèces de bornes, mais ils lui consacroient des bois et des forêts, et y célébroient leur culte avec toute la vénération que leur inspiroit la sainte horreur de ces sombres retraites, toujours avec frayeur des mortels révérez.

Auguriis patrum et prisca formidine sacra-

Le culte
des Arbres
se trouvoit
aussi en
Lithuanie
& Sibirie
universelle
de l'Asie
p. 296.

il est aisé de démontrer que le même usage d'adorer dans des bois avoit aussi Subsisté chez les anciens latins:

Horrendum Fibris et Religionis parentum.

*Religione patrum late Sacer &
Vigil. Aeneid. lib. 7. et 8.*

Mais revenons à nos Germains. C'étoit dans ces bois sacrés qu'ils déposoient leurs drapeaux au retour d'une campagne; c'étoit là qu'ils alloient les prendre, lorsqu'ils partoient pour la guerre: ils étoient tous Soldats. C'étoit leur unique profession: chaque corps d'armée étoit composé de familles tout entières: Les femmes mêmes n'étoient pas exceptées: elles Suivoient leurs maris dans toutes leurs expéditions, et les présents de nocces leur annonçoient d'avance qu'elles étoient destinées à partager avec eux les travaux et les fatigues, les dangers et la gloire des combats; et l'on a remarqué plus d'une fois qu'elles avoient empêché la déroute des armées qui commençoient à plier: ces peuples étoient nés pour la guerre, c'étoit leur élément... Le repos étoit pour eux un état violent; Et lorsque leur païs jouissoit d'une paix trop longue à leur gré, ils alloient chercher des aventures et servir ailleurs comme volontaires. La jeunesse ne connoissoit point d'autres moyens de s'illustrer. Leur habillement ne consistoit qu'à dans une saie attachée avec une agraffe, ou faite d'agraffe avec une épine: du reste ils étoient nus. ils se nourrissoient avec la même simplicité: leurs mets les plus ordinaires étoient des fruits sauvages, de la venaison, du lait caillé; et par ces fruits sauvages, dont ils se nourrissoient, au rapport de Pline, il faut sans doute entendre des glands, dont abondoit leur païs, qui étoit presque tout couvert de bois: En effet les autres fruits de la terre devoient être extrêmement rares sous un climat si rigoureux. Et chez des peuples, dont toutes les vues étoient tournées vers la guerre, regardoient l'Agriculture comme un vil métier, qui ne contenoit qu'aux esclaves et aux lâches; Et par conséquent peu digne de gens de

Coeur

Quand on compare la religion, les mœurs les coutumes et les inclinations des anciens Germains à celles des anciens Gaulois, il est facile de reconnaître qu'elles étoient primitivement les mêmes, ce qui favorise l'opinion des auteurs qui ont avancé que les uns et les autres avoient la même origine, mais on ne doit pas dissimuler qu'on ne retrouve les mêmes mœurs, les mêmes usages et la même Religion chez les anciens peuples du Nord, chez les Scythes, les Scandinaves et les anciens Danois: en effet il ne seroit pas possible de se voquer en doute le caractère guerrier et les exploits fameux de ces nations Septentrionales. L'univers en a retenu: toute l'Europe en a été le théâtre, et le Souverain en dure encore tous ces peuples, ainsi que ceux dont on a déjà parlé habitoient les forêts.

La Religion primitive des Scythes n'étoit point dans son origine accompagnée de cérémonies superstitieuses et ridicules comme elle le fut dans la suite: c'étoit une Religion simple et qui avoit beaucoup de conformité avec celles des autres nations... Les anciens dogmes de cette Religion enseignoient qu'il y avoit un Dieu Suprême, maître de l'univers, auquel tout étoit soumis... Suivant les principes de cette Religion, on ne devoit point représenter la divinité sous aucune forme corporelle, ni la renfermer dans une enceinte de murailles. Les bois et les forêts étoient les lieux destinés pour son culte... cette Religion conservoit encore dans le Nord une assez grande pureté: vers la fin de la République Romaine, comme on peut le remarquer par le témoignage de quelques auteurs, qui rapportent que les Germains en avoient retenu les dogmes principaux jusqu'à ce temps là il n'en étoit pas de même des Espagnols, des Gaulois, des Bretons, qui ayant eu d'abord les mêmes principes de Religion, commencent alors à reconnaître de nouvelles divinités.

En examinant avec attention les dogmes de la Religion des anciens Danois, on ne peut s'empêcher de reconnaître une grande conformité avec la Religion des Germains et même des peuples Celtiques. toutes ces nations n'ellesoient point anciennement de temples à leurs dieux, ils croyoient les offenser en les enfermant dans une enceinte de murailles, ce n'étoit que dans les forêts, dans les campagnes même qu'ils leur rendoient un culte.

Les anciens Scandinaves, de même que les Germains, ne connoissoient

D'autre occupation que la guerre... ils furent longtemps sans travailler à la terre... il en étoit de même des Germains, à qui on auroit persuadé plutôt de susciter une guerre et de provoquer l'ennemi que de labourer la terre; qui regardoient comme une bassesse et une lâcheté de gagner à la sueur de leur front ce qu'ils pouvoient acquies avec du sang. on sent bien qu'un tel système étoit peu favorable à l'agriculture; mais il faut convenir aussi que ces pays en étoient peu susceptibles, dans l'état où étoient alors les choses; car outre la répugnance de ces peuples, toujours en course, et toujours armés, pour les travaux du labourage, quelles récoltes pouvoit-on attendre d'un terrain ombragé par de vastes forêts, ou hérissé de montagnes couvertes de neige, ou entrecoupé d'étangs, de lacs et de marais? il falloit donc de nécessité qu'ils vécussent de glands, puis que tous les autres moyens de subsistance auxquels on s'est arrêté dans la suite, et que l'on a perfectionnés depuis, comme la chasse, la pêche, les défrichements, les dessèchements, le soin des troupeaux, la multiplication des fourrages et des prairies artificielles, puis que, dis-je, tous ces divers moyens réunis suffisent à peine actuellement, pour faire subsister une population peu nombreuse dans ces mêmes contrées d'où sortirent autrefois ces prodigieux essaims de guerriers, qui inondèrent toute l'Europe et une grande partie de l'Afrique, sous les noms de Cimbres, Suèves, Goths, Vandales, Normands, Danois, &c. aussi l'historien Jornandès appelloit le nord de l'Europe la fabrique du genre humain. mais quelle est la cause qui a opéré la ruine de cette fabrique célèbre? la nature est-elle donc épuisée? plusieurs auteurs ont tenté vainement de résoudre ce problème: tous se sont perdus en conjectures frivoles, ou plus spécieuses que solides: aucun ne nous en a donné une solution satisfaisante. la discussion approfondie de la matière que je traite conduit naturellement à cette solution: en effet de même que les Romains, après avoir subjugué l'univers, s'enrichirent des dépouilles des nations vaincues et adoptèrent leurs arts, leurs mœurs et leurs

coutumes, de même qu'ils se corrompirent par le luxe inséparable des richesses; de même aussi les peuples du nord, après avoir voyagé les belles provinces du midi, s'amollirent peu à peu, et s'accoutumèrent insensiblement à l'usage du pain: cette nourriture étoit plus agréable au goût: chacun voulut en avoir; mais ne pouvant plus s'en procurer dans les régions que l'on avoit successivement désertées, il fallut cultiver soi-même: on devint plus sédentaire; et pour ensemencer un champ de seigle, dont le produit pouvoit nourrir cinq ou six personnes, il fallut faire un grand abattis de bois dont les glands auroient suffi pour la consommation de quinze ou vingt familles. De cette diminution dans les subsistances, il arriva nécessairement une diminution proportionnelle dans la population, puisque c'est un axiome aussi évident qu'incontestable que la mesure des subsistances est aussi celle de la population: il doit donc demeurer pour constant que l'étonnante multiplication des peuples du nord étoit due à l'usage du gland, et que leur fécondité disparut aussitôt qu'ils y renoncèrent.

Le témoignage des poètes et des historiens, les inductions naturelles qui se tirent de la religion, des mœurs et des coutumes des anciens peuples; tout concourt à prouver que l'antiquité a vécu de gland. Cicéron en paroît également convaincu; il prétendit seulement qu'il falloit avoir le goût dépravé pour retourner au gland, après l'invention du blé. *qua est autem in hominibus tanta perversitas, ut inventis frugibus glande vescantur.* Tous les goûts sont dans la nature, et l'on n'en finiroit jamais; si l'on vouloit disputer des goûts, puis qu'ils varient comme le temps; mais n'en déplaise à cet orateur célèbre, il y a eu au moins des circonstances où l'on s'est bien trouvé d'avoir repris l'usage du gland: en effet si l'on se naturaliste parle du gland du hêtre, comme d'un fruit très doux, qui nourrit même les habitants de Chio durant un long siège: cet arbre jouissoit d'une grande vénération parmi les Romains, ainsi que le remarque M. De Sille. Sur ces vers du second Livre des Géorgiques:

Costanea, fagus, ornusque incanuit albo

stora pyri; Glandemque suae frigere sub ulmis.

Virgil. Georgic. lib. 2.

Le Hêtre avec plaisir S'allie au châtaignier,
 La pierre abat la noix Sur L'aride arboisier,
 Le Sorrier de sa fleur blanchit Souvent le frêne,
 Et le Bore sous l'ormeau broya le fruit du chêne.

Traduct. de M. De Sille.

Le dernier vers prouveroit encore au besoin le cas que ces mêmes Romains faisoient aussi du chêne et de son fruit, puis que non contents de le multiplier par les voies naturelles, ils le multiplioient encore par l'artifice ingénieux de la greffe.

Dans l'antiquité l'On se nourrissoit de Glands, je l'ai prouvé non seulement par l'autorité des Poètes, mais encore par le témoignage des historiens tant anciens que modernes, et entr'autres par celui de Plin, qui dit ailleurs: Glandifera arbores hominem primo aluerunt. Hérodote nous dit la même chose des anciens Grecs; Et c'est peut-être parce que Cécé avoit nourri de Gland les compagnons d'Ulysse qu'on a fait qu'elle les avoit changés en pourceaux. Denys d'Halicarnasse nous apprend que Selasgus s'établit en Arcadie et qu'il enseigna aux Arcadiens, qui ne vivoient auparavant que d'herbes et de Racines, à se nourrir de Glands, ce qui le fit regarder comme un dieu. Les Selasgiens passèrent depuis en Thessalie, et se dispersèrent ensuite dans diverses contrées. Les uns se retirèrent en Crète et dans les îles voisines; d'autres dans la Bédotie, dans l'Eubée et dans la Phocide; d'autres en Asie; sur la côte, de l'Hellespont; d'autres dans l'Italie, qu'on nommoit alors Saturnie: ces nombreuses colonies prouvent que les Selasgiens étoient un peuple considérable. Leur nom a été commun à tous les Grecs. Voy. l'histoire moderne pour servir de suite à l'histoire ancienne de M. Rollin, Tom. 5. p. 339. 409. aussi le Dictionnaire de Morery au mot Arcadie. Le sçavant auteur du Voyage d'Anacharsis, dans son introduction, première partie, pag. 27. fait mention du même usage. Les anciens habitants de cette contrée voyoient (dit-il) renaitre tous les ans les fruits Sauvages du chêne, et se reposoient sur la nature d'une reproduction qui assurait leur Subsistance. Tacite et Buffendorff soutiennent que les Germains et les peuples Septentrionaux vivoient de fruits Sauvages; Plin et Cicéron ont franchement reconnu que les premiers hommes se

nourrissoient de Glands. on prétend que les Gaulois, attirés par le jus de la treille, renoncèrent au Gland de leurs forêts, et passèrent les Alpes pour envahir l'Italie. Voyez Plutarque in Camille. Le spectacle de la Nature, Tome 2. L'écriture 13. p. 335. Et le manuel du Naturaliste, au mot vigne. mais cela ne doit s'entendre que de ceux qui s'établirent en Italie; car ceux qui demeurèrent dans les Gaules continuèrent encore long-temps à vivre de Gland, comme par le passé, et bien loin d'y renoncer tout-à-coup, comme ces auteurs semblent l'insinuer, tout porte à croire qu'ils ne le quittèrent que peu-à-peu et par une gradation insensible, au bout d'un laps de temps considérable. De siècle en siècle on retrouve encore des traces de cet antique usage, même depuis l'établissement du Christianisme. En effet, de même que les Anachorètes de l'Orient vivoient de dattes et de figues, de même ceux de l'Occident se contentoient encore de Gland. je pourrais citer entre autres St. fings, vignier ou Guignes, qui existoit dans le 5. siècle. Pour vaquer plus librement à la prière et à la contemplation, il se cacha dans une caverne où il ne vécut que de Gland... *Specum inter inaccessa saxa latenter invenit ibi, nemine conscio, se recondens, contemplationi, et orationi, sola glande victitans, diu nocturne vacavit.* Vid. propr. Venet. in fest. S. Guigneri. die 14. decembris. pag. 154. Et S. Gerelin, solitaire dont la légende fait mention pour le 5. août. Gerelin vivoit dans les bois du pays de Grèves, dans le douzième siècle... il passa dix ans au milieu des montagnes et des déserts, sans avoir d'autre toit que le ciel, d'autre nourriture que celle des bêtes, c'est-à-dire les herbes de la campagne, des racines crues, et quelquefois du Gland. on croit qu'il mourut vers l'an de J. C. 1136. ces exemples n'ont rien d'étonnant, puis qu'il est vrai que l'un en mange encore: il y a entr'autres de petites espèces de chênes verts qui donnent des Glands doux ayant le goût de noisettes. en Espagne on vend ces fruits au marché; et cet usage local étant connu, l'on ne trouve plus rien d'in vraisemblable ni de choquant dans l'onzième chapitre de l'histoire du fameux don quichotte de la Manche à qui d'honnêtes chevaliers servoient du fromage et des Glands secs pour son dessert. ce héros incomparable en prit occasion de faire l'éloge du siècle d'or: rien de plus naturellement amené; et

pendant qu'il vivoit avec complaisance ce bienheureux Siècle, Sancho Son très-digne Leuyer, toujours aussi fidèle à Son caractère qu'il l'étoit à Son maître, s'amusoit à manger des glands.

Si l'on mange des glands par régal, on ne doit donc pas trouver extraordinaire qu'on en mange aussi par nécessité. En effet, dans les temps de cherté, l'on fait encore du pain avec des faines ou glands de hêtre, et avec des châtaignes. en 1709 de pauvres gens firent, avec le gland de chêne, un pain nourrissant, mais d'une saveur désagréable. Voyez le manuel du Naturaliste au mot chêne et la Maison Rustique Tom. 1.^{er}

Dans Le Palatinat, aussi bien qu'en Russie, on a tenté de substituer le Gland au Café. L'Académie des Sciences de Pétersbourg a découvert qu'il remplissoit le but proposé, au moyen d'une préparation facile et peu dispendieuse; mais d'autres ont prétendu qu'il produisoit de mauvais effets, au surplus le Café n'est pas une denrée de première nécessité. Son usage n'étoit pas connu avant le 17.^{siècle}, et puis que nos ayeux s'en passoient, nous pouvons bien nous en passer aussi, sans intéresser notre Santé. un Savant d'Italie a fait tout récemment une tentative plus heureuse en incorporant la farine de Glands de chêne avec de la farine de froment. Cette découverte a été insérée dans le journal intitulé Le Publiciste, feuille du g. Brunnaire. An Dix, Numérotée par erreur du g. Vendémiaire, où on l'annonce ainsi pag. 31. colonne 1.^{ère}

De Rimini le 12.^{bre} 8.^{bre} (20 Vendémiaire.)

on vient de publier un procédé du lavant Professeur Rosa, par lequel il a réussi à faire du pain excellent avec deux tiers de farine de froment et un tiers de Gland de chêne, auquel il avoit fait perdre Son goût amer et styptique, en le faisant cuire dans l'eau et en fendant infuser plusieurs fois la farine qui en étoit résultée. Les horreurs de la disette de l'année dernière ont été en quelque manière utiles à la classe indigente, en obligeant les bons citoyens à s'occuper des moyens de prévenir les effets de ce terrible fléau: il est si vrai que les extrêmes se touchent, qu'à la fin du 18.^{siècle}, les habitants d'un des pays les plus riches et les mieux cultivés du monde se sont trouvés réduits à la nourriture des anciens Sauvages, qui vivoient du Gland des forêts, dont l'Italie étoit couverte jusques à l'âge de

Nature. Le pain pétri de parties égales des deux farines, s'est trouvé agréable et sain; mais moins blanc et moins susceptible de Simbibes d'eau, de Bouillon ou de Vin que le premier.

Ces expériences procurent du moins une Avertie, dont les Gouvernements de l'Europe pourroient tirer un grand avantage; c'est que tel païs, qui ne produit de bled que pour la consommation de vingt millions d'hommes, En nourrirait trente millions, en ajoutant un tiers de farine de glands à la farine de ce bled; et même quarante millions, en mêlant en parties égales ces deux espèces de farines. c'est déjà un grand acheminement vers la reforme complete qui doit Supérioriser bientôt dans le régime alimentaire des français, et pas contre-coup dans celui des peuples qui se feront gloire de les imiter.

Les anciens ont vécu de Gland; je le répète: cet usage n'est pas entièrement aboli, puis qu'on en mange encore; et tout fait présumer qu'on en mangera à l'avenir. Cette proposition pourroit blesser la délicatesse de nos petits-maîtres, de nos Apicius modernes: mais cette délicatesse est-elle bien fondée? ils rougiroient, diront-ils de disputer aux porceaux un aliment que la nature semble avoir destiné à ces animaux immondes: mais qu'est-ce qui prouve cette prétendue destination? ils ne s'enqueroient y atténuer que lorsque les glands tombent d'eux-mêmes, lorsque l'homme a dédaigné de les cueillir. Est-ce parce que ces animaux en sont avides? mais ils ne sont pas moins avides de Raves, de patates, de Truffes; et cependant ces Messieurs ne rougissent pas d'en manger: ils ne rougissent plus de leur disputer des racines dont la découverte leur est due; ils n'en sont pas moins friands que ces vils animaux, qu'ils surpassent encore en avidité et en gourmandise; ce n'est donc là qu'un misérable subterfuge, un préjugé puérile qui ne mérite pas qu'on s'y arrête davantage.

on ne manquera pas sans doute d'objecter la saveur désagréable du Gland; mais c'est peut-être un bienfait de la nature: c'est peut-être la Digue.

La plus forte qu'elle pourroit opposer aux excès de notre intempérance. Si l'on mange des aliments plus agréables, du moins S'en est-on forcé de convenir qu'on en mange aussi de plus dangereux, tels que des Champignons, des Tomates, des racines de Manioc &c. certains peuples en mangent de plus dégoûtants, puisqu'il s'en trouve qui mangent des poux et des Sauterelles. D'ailleurs la saveur désagréable du Gland peut se corriger par un assaisonnement approprié à sa nature, ou par le moyen de l'ébullition, de la germination, de la torréfaction ou de la céculation, ou enfin par quelque autre procédé, que les habiles Chymistes de nos jours ne manqueront pas de nous indiquer, en attendant que nous y soyons accoutumés, car on s'y accoutumera; l'habitude est une seconde nature. L'homme est un animal omnivore qui s'accoutume de tout, et même de glands, témoins nos bons ayeux, si souvent cités avec éloges, témoins encore les compagnons d'Ulysse et surtout l'honnête Euryclus, qui ne voulut jamais y renoncer, malgré toute l'éloquence et la subtilité de son ancien maître. Et pourquoi ne s'accoutumeroit-on pas de glands, puisque ce fruit fournit un aliment sain et nourrissant, comme le démontrent les expériences du Docteur Rossa, dont on a parlé plus haut; puisque l'usage de ce fruit engraisse les hommes aussi bien que les cochons, ainsi que Virgile le fait entendre par ce vers:

unus hybernâ venit de glande Menalcas.

Virg. Bucol. Eclog. 10. p.

Je Sais que quelques traducteurs ont rendu le mot unus par celui de mouillé ou trempé; mais j'ai pour moi l'autorité d'Eschvins et de Simonius Sabinius qui le rendent par unguis, c'est-à-dire Gros et Gras, et tel étoit sans doute le sens de Virgile, qui vouloit faire contrastes l'embonpoint de Ménalque, à son retour de la glandée, avec la maigreur de Gallus, rongé de chagrin et prêt à mourir du fol amour qui le consumoit; la gaieté de Sylvain couronné et paré de fleurs, comme pour un jour de fête, avec la tristesse de cet amant malheureux; le Rouge et le vermillon de son, avec la pâleur mortelle de cet amoureux transi.

il n'y a donc pas de raison solide qui puisse empêcher l'homme

De Se nourrir de Gland; tout l'inverse au contraire à revenir à cette antique frugalité. Le français surtout se hâtera de l'adopter. Les motifs les plus puissants doivent ly déterminer; et l'époque de ce grand changement est peut-être moins éloignée qu'on ne se l'imagine. L'homme fut créé libre, et le but évident de l'heureuse Révolution, qui vient de s'opérer en France, est de le rétablir dans son état primitif. Il n'est pas fait pour se courber sans cesse vers la terre: il doit marcher tête levée: c'est son attitude naturelle.

o homini Sublime dedit: cœlumque videre
jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

ovid. metam. Lib. 1. p. 2.

ainsi pour jouir parfaitement de cette liberté chérie, qui a déjà coûté tant de sang, il faut de nécessité que l'illustre nation française renonce à l'agriculture, que la tyrannie vouloit faire passer adroitement pour le premier des arts. En effet des hommes libres pourroient-ils se r'attacher encore à la glèbe, à l'instar de ces Serfs, dont ils se glorifient d'avoir brisé les fers, en abolissant les institutions barbares de la féodalité? Les travaux constants du labourage ne peuvent se concilier avec les incursions, les marches et les contre-marches militaires. tous les français sont Soldats, et cette profession honorable exige des exercices répétés, des déplacements fréquents, des opérations suivies, des mouvements rapides, qui ne leur laissent pas le loisir de vaquer à des occupations serviles, incompatibles avec le nouveau genre de vie qu'ils ont embrassé volontairement. on accusoit un Aristocrate d'avoir voulu exciter une sédition à Versailles, en adressant au peuple cette phrase remarquable: quand vous aviez un Roi, vous aviez du pain. Ne pourroit-on pas retourner aujourd'hui la phrase, et dire au peuple, pour le prémunir contre les dangers de la séduction: si au lieu de revenir au Gland, vous vous obstinez encore à vous nourrir de pain, vous retomberiez infailliblement sous le Sceptre des Rois, car il ne faut pas se le dissimuler: si le français préféroit la Charrue au Canon, la Bêche au Mousquet,

Le Râteau à la Bique, Les armes Seroient bientôt mangées par la rouille, les exercices Seroient absolument négligés, la discipline militaire se relâcherait; et les hommes ne pouvant se défaire de cette mauvaise habitude de se baisser continuellement pour labourer la terre, Bêches, Sarcles et moissonnes, finiroient encore par s'humilier machinalement sous la verge du Despotisme; ce qui Seroit le dernier des malheurs; mais à présent qu'il est démontré que toute l'antiquité a vécu de Glorieux, que l'on en mange toujours, et que l'on peut encore s'en nourrir, il ne faut pas douter que les français, qui ont fait tant de Sacrifices pour conquérir leur liberté, ne sacrifient définitivement, pour consolider à jamais leur indépendance, le plaisir d'ingérer de manger du pain, plutôt que de se remettre sous le joug de la Royauté, à laquelle ils ont voué une haine éternelle; mais qu'ils Soient inébranlables dans cette résolution généreuse; car s'ils avoient la faiblesse de Succomber à la tentation de se nourrir de pain, ils pourroient bien se Dégoûter encore du Glorieux.

grata pars munus aristæ,
contingunt homini veteris fastidia quercus.
Juvenal. Satyr. 14. p. 225.

Semblables à ces étrangers qui oublioient leur patrie, dès qu'ils avoient mangé du fruit du Laitier, ils oublieroient leurs Serments, s'ils étoient encore alléchés par l'odeur du pain. C'en seroit fait de la Liberté, leur idole chérie, ou pour mieux dire, leur unique idole.

Les français tirent leur origine du mélange des Gaulois, dont ils habitent encore le païs, et des francs qui sortirent des forêts de l'ancienne Germanie, pour venir s'établir dans les Gaules, sur les ruines de l'Empire Romain: tous les historiens rendent témoignage à l'amour de ces anciens peuples pour la liberté: ils l'ont transmis d'âge en âge à leurs arrière-neveux; et si ce généreux Sentiment a pu être comprimé par l'usurpation et la violence, pendant l'espace de quatorze cents ans, ce n'étoit que pour éclater dans la suite avec plus d'énergie;

tant il est vrai que le caractère national ne s'efface jamais, aussi le premier
 effet de la liberté a été de rendre au peuple tous ses droits, de ranimer
 ses antiques vertus, de le rappeler aux mœurs austères et aux institutions
 simples des temps héroïques; et quoique les mœurs, les modes et les
 coutumes des français diffèrent encore, à quelques égards de celles
 des anciens, on ne peut s'empêcher d'admirer certaines conformités
 frappantes qui se rencontrent déjà quelques rapprochements suffisant
 pour les faire mieux sentir. j'ai remarqué plus haut que ces anciens
 peuples n'avoient d'autre métier que la guerre, et tous les français sont
 soldats. même valeur de part et d'autre, même courage et mêmes
 succès; au point de nous retracer, pour ainsi dire, les mêmes événements.
 qui pourroit méconnoître, dans les modernes conquérants de l'Italie,
 les dignes héritiers de ces braves gaulois, qui s'emparèrent autrefois
 de Rome et qui mirent les Romains à contribution? Et les vainqueurs
 des Brunsvich, des Saxe-Teschén, des Cobourg, des Benden, des
 Beaulieu, n'ont-ils pas soutenu la haute réputation de ces anciens
 Germains, qui défèrent les Carbo, les Cassius, les Aurélius-Scaurus,
 les Servilius-Cepio, les Caius-Maunius, les Varas? S'approchoit-on
 qu'ils aient dégénéré de ces frones intrepides, qui portèrent les
 derniers coups à l'Empire Romain? Les anciens ne connoissoient
 point les armes à feu, mais ils se servoient de siques. Hastas;
 vel ipsorum vocabulo, frameas gerunt. Les français ont remis cette arme
 en usage ont établi des manufactures et des ordonnances de siques dans
 toutes les communes tant soit peu considérables, et en font un usage
 merveilleux. Le chant Martial appelle Bardit par les anciens enflammoit
 singulièrement leur courage: Sunt illis hac quoque carmina, quorum
 relatu quem Barditum vocant, accendunt animos, &c. L'hymne des
 marseillois produit les mêmes effets. Sur nos guerriers: ils étoient
 alertes, parcequ'ils étoient nus ou légèrement vêtus. Nudi aut sagulo
 leves, nous avons aussi nos sans-culottes, et rien ne se peut ajouter à la
 célérité de leurs mouvements. Les femmes les suivoient à la guerre, et nous

avons vu ce Sexe charmant quitter avec joie la quenouille et le fuseau, pour assiéger le château de Versailles et pour forcer le palais des Tuileries: Nous l'avons vu organiser quelques compagnies de volontaires et de gardes nationales; et si la sagesse de nos Législateurs n'avoit modéré le zèle de ces nouvelles amazones, elles auroient toutes quitté les soins du ménage pour voler à l'armée: elles ne sont cependant pas dispensées du service de la réquisition, si le cas l'exigeoit; et pour preuve de cela, c'est qu'elles portent toutes la cocarde, attribut essentiellement militaire; elles sont seulement réservées pour les conjonctures les plus urgentes. Les mariages des anciens n'étoient point chargés de cérémonies superstitieuses, et les français en ont banni toute espèce de cérémonies. Leurs funérailles se faisoient sans pompe: *funerum nulla ambitio*. il en est de même des nôtres: nous n'y souffrons plus le moindre appareil: ils avoient un souverain mépris pour ces superbes Mausolées, dont la masse leur paroissoit accablante pour ceux qu'on prétendoit honorer. *Monumentorum arduum et operosum honorem, ut gravem defunctis, aspernantur*. il faut croire que les Gaulois, qui démolirent les tombeaux des Rois de Macédoine, n'en faisoient pas non plus un grand cas, et les français ont conçu tant d'horreur pour ces sortes de superfluités, qu'ils ont détruit avec acharnement les mausolées de leurs propres Rois, de leurs princes et de leurs généraux. Les Germains n'étoient pas fort lettrés: *Sitteras um secreta viri pariter ac feminae ignorant*; mais en revanche les Gaulois étoient curieux et savants, et nous tenons évidemment de ce côté: puis que nous sommes tous Nouvellistes, Gazetteiers, orateurs, Motionnaires, Philosophes. Les Gaulois prêtoient des sergent à pendre en l'autre monde, et les français ont accordé des dons patriotiques, et se sont soumis de fort bonne grace à des emprunts forcés, qui se rendront aussi dans l'autre monde, car il n'y faut pas compter dans celui-ci. Les anciens Germains et les anciens Gaulois reconnoissoient un dieu, mais ils n'avoient ni temples ni statues: ils auroient cru faire injure à la divinité, en la renfermant dans des espèces de bornes: *Nec cohibere parietibus deos, necque in ullam humani oris Speciem assimilare, ex magnitudine coelestium arbitrantur*. plusieurs autres peuples

anciens étoient dans la même opinion, suivant le témoignage de Cicéron *parietibus includere deos, quibus omnia deberent esse potentia ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset et domus*. La Nation française reconnoît pareillement un être suprême ainsi qu'elle le déclare par l'organe de Maximilien Robespierre, l'un de ses représentants, non-obstant l'opinion contraire soutenue publiquement (et sans scandale) par Jacob Dupont, son collègue. Lorsque les Gaulois, affaiblis par la discorde, furent subjugués par les Romains, ils adoptèrent par politique et par flatterie la religion des vainqueurs. ce fut vers ce temps là qu'ils commencèrent à ériger des temples; mais les français, après avoir rompu toute liaison avec Rome et les Romains, ont rendu et démolit leurs églises, ou les ont converties en salles de spectacles, Magazins, leuries, &c. Les anciens Gaulois, qui abhorroient les superstitions, tentèrent autrefois de piller le temple de Delphes: Les français, guidés par le même motif, ont eu des succès prodigieux dans ce genre de conquêtes: ils se sont appropriés légitimement les richesses que la superstition et l'ignorance avoient accumulées dans leurs églises et dans celles de tous les pays où leurs armées victorieuses ont pénétré. Tableaux, statues, vases, ornements, tout a été enlevé tout a disparu. Les croix ont été renversées et brisées, les métaux ont été soumis au creuset, les cloches mêmes n'ont pas été épargnées, et on en a tiré bon parti, puisqu'on les a fondues pour faire de gros Sols. il ny a rien de mieux constaté dans l'histoire que la profonde vénération des Gaulois pour le chêne: tous les auteurs sont d'accord sur ce point. Dom Pelletier sur le mot *Druid*, Chêne, rapporte à cette occasion, ce passage remarquable de Plin. *Nil habent Druidæ visco ex arbore in qua gignatur, si modo sit Robur, sacratius jam per se Roborum eligant lucos. nec ulla sacra sine ea fronde conficiunt, ut inde appellati quoque interpretatione græca possint Druidæ videri*. Les français ont le même respect pour le Chêne: ils en ont planté dans toutes les communes. c'est le symbole de la liberté dont ils sont idolâtres. chez les anciens, c'étoit un crime digne de mort que de couper ces bois sacrés; c'est encore un crime irrémissible chez les français. La couronne civique chez les anciens étoit de feuilles de chêne entrelacées. le même usage subsiste aussi chez les français, qui en font une

grande consommation, en raison de leur civisme.

Je ne puis m'empêcher de me rappeler, à ce sujet, une anecdote singulière de notre heureuse révolution. Les cochons français justement alarmés de cette consommation de feuilles de chêne, qui leur paroissoit excessive, craignirent de manquer tout-à-fait de glands; en conséquence ils résolurent d'envoyer une pétition à l'assemblée nationale, pour la supplier de substituer aux feuilles de chêne quelque autre espèce de feuillage qui pût suffire à couronner une telle multitude de héros. Sans nuire aux intérêts d'aucune classe particulière de citoyens; mais toutes leurs démarches furent inutiles. Les pétitionnaires, malgré toutes leurs protestations de civisme ne purent jamais obtenir les honneurs de la séance. Leur pétition, quoique très-bien faite, fut lue et mise au rebut: on ne daigna pas en faire mention honorable au procès-verbal, ni l'insérer au bulletin; et cette pièce intéressante se voit tombée dans l'oubli. Sans les soins officiels des éditeurs des actes des apôtres, qui la consignèrent dans leur journal, et qui prétendoient qu'elle l'emportoît de beaucoup, par le fond et par la forme, sur une infinité d'autres pétitions, que l'assemblée avoit applaudies, avec transport, et accueillies avec enthousiasme. grand nombre de curieux, qui convenoient du fait, cherchèrent à pénétrer les motifs d'une telle défaveur, qui leur paroissoit extraordinaire. Les uns l'attribuèrent aux intrigues du fameux personnage que les pétitionnaires avoient choisi pour patron (car ils n'avoient négligé aucun des moyens propres à en assurer le succès) ce personnage étoit Monsieur Cochon de L'apparent, membre de la même assemblée. Mais la minute étoit d'une mauvaise écriture; le copiste chargé de la transcrire ne connoissoit point l'écriture seigneuriale du représentant Cochon, et au lieu de lire L'apparent, comme le portoit le texte, il lut: Leus parent et secrivit de même; en sorte que l'expédition présentée portoit ces mots: Pétition adressée à l'assemblée nationale par les Cochons français, sous les auspices de Monsieur Cochon, Leus parent, membre de la même assemblée. Cet incident bizarre confondit les pétitionnaires et renversa leurs espérances. La fatale bévue d'un secrétaire ignorant émut la bile de Monsieur Cochon, qui dédaignant la parenté, protesta sur son honneur qu'il n'étoit point issu de

La même race de Cochons, et jura, dit-on, de s'en venger. Des gens, qui se disoient mieux instruits, rendoient plus de justice à l'impartialité du représentant Cochon, et soutenoient qu'il étoit incapable de cabales ni pour ni contre les pétitionnaires, soit qu'il fût leur parent ou non; mais ils prétendoient que ces pétitionnaires avoient eu la sottise vanité de se vanter de leur naissance devant quelques clubistes jacobins, qui avoient dénoncés les uns comme descendants du Cochon d'Herode, et les autres comme arrière-petits-neveux du compagnon de Saint Antoine, ce qui les rendoit justement suspects d'être encore entachés de la lèpre de l'Aristocratie Royale ou monarchique. Enfin les autres attribuent la disgrâce des Cochons français à l'influence du juif Enéry, qui étoit aussi membre de l'assemblée nationale, et qui conservoit toujours dans l'âme une vieille rancune contre les individus de cette espèce pour moi j'ose franchement que toutes ces opinions me paroissent également éloignées de la vérité. L'auguste assemblée nous a souvent certifié qu'elle ne se laissoit jamais influencer ni par les caprices de celui-ci, ni par les passions de celui-là. L'intérêt public étoit le grand mobile de ses décrets; il est donc à croire que, dans cette occasion comme dans toutes les autres, elle s'est déterminée par des motifs de civisme et d'équité. Elle avoit conçu dans sa sagesse le glorieux projet de régénérer la France entière; et pour peu qu'on suive la marche de ses opérations, on s'appercvra facilement qu'elle tendoit sans cesse vers ce but, et qu'elle se flattoit d'en venir à bout, en peu de temps, si par ses loix sages et ses proclamations lumineuses, elle pouvoit rappeler le peuple à la religion simple, aux institutions pures, aux mœurs antiques des anciens Gaulois et à leur frugalité primitive, c'est-à-dire, à l'usage du Gland. Les cochons, en affectant tant de zèle pour la conservation du chêne, sembloient concourir au succès du plan imaginé par les législateurs, mais la perspicacité de ceux-ci les garantit du piège; ils démasquèrent l'hypocrisie; ils déjouèrent l'égoïsme; en effet, ils n'auroient pu accéder à la demande des Cochons français, sans confirmer, au moins d'une manière implicite, le privilège exclusif que cette caste insatiable s'étoit arrogé sur le Gland, au préjudice des hommes libres, qui ont des droits évidents sur

imprescriptibles sur le même fruit. L'assemblée fut donc très-bien de rejeter avec mépris la pétition dont est cas; et la conduite ultérieure des pétitionnaires a achevé de convaincre le public qu'ils étoient réellement plus dignes de proscription que de faveur, puisqu'il est avéré par de nombreux procès-verbaux, qu'on a trouvés dans les archives de différents comités révolutionnaires, qu'ils avoient conspiré avec les Royalistes, en leur fournissant des jambons et autres Subsistances; et qu'ils s'étoient coalisés avec les Chouans, auxquels ils servoient de pionniers, pour ébranler, avec leurs bûchers, les arbres sacrés de la liberté, en fouillant et rongrant leurs racines, et en leur facilitant, par ces opérations préliminaires, le moyen de les abattre beaucoup plus vite. Ils sont donc rebelles aux lois de la République, puisqu'ils ont fait cause commune avec les rebelles: ils sont trahis à la patrie et criminels de lèse-nation au premier chef. Je sais que la Réquisition nous a déjà fait raison de quelques uns des principaux conspirateurs; mais ce n'est pas assez, comme toute la masse est infectée du même venin libéricide, elle doit être entièrement immolée au juste ressentiment du peuple: ainsi dès que la nation française aura suffisamment humilié les puissances de l'Europe: Dès qu'elle leur aura dicté les conditions d'une paix juste et honorable, elle ne pourra se dispenser de déclarer une guerre à mort à ces ennemis intérieurement de la chose publique, à l'imitation du pieux Enée, qui déclara bravement la guerre aux harpyes:

Sociis tunc arma cessant

Edico, et dirâ bellum cum gente gerendum.

Virg. Aenid. Lib. 3.

Cette grande mesure d'urgence est impérieusement commandée par le salut et les besoins du peuple: il n'est donc pas à craindre que nos vaillants défenseurs s'engourdissent dans un repos honteux, incompatible avec leurs habitudes. Il s'ouvre encore une assez vaste carrière à leurs triomphes: il se présente de nombreuses hordes d'ennemis à terrasser, une ample moisson de lauriers à cueillir. qu'ils n'appréhendent pas de souiller leurs bras victorieux, en versant un sang impur. bien loin de ternir leur gloire passée, les nouveaux exploits qu'on leur propose y ajouteront un lustre indélébile; et le funeste sort d'Adonis, au lieu de les

Détourner des combats de ce genre, ne fera qu'exciter leur ardeur mortelle; lorsqu'ils se rappelleront surtout, que ce fut par de pareils exploits que se distinguèrent jadis Méléagre, Castor, Pollux, Jason, Thésée, enfin toute l'élite de ces jeunes héros Grecs, qui se rassemblèrent dans la forêt de Calydon, pour combattre le sanglier qui la désoloit. Hercule lui-même, le Grand Hercule, ne parvint à l'immortalité qu'après avoir heureusement accompli les travaux auxquels il fut exposé par la fureur de Junon; et ce ne fut pas un des moins glorieux que la victoire mémorable qu'il remporta sur le sanglier de la forêt du Mont Erymanthe en Arcadie; d'ailleurs ce ne seront plus ni les caprices de Junon ni la colère de Diane qui exciteront le courage de nos braves Républicains; c'est au nom sacré de la patrie qu'ils marcheront: c'est elle-même qui leur confiera le soin de sa vengeance. Il y a lieu de s'attendre qu'elle sera complète; il ne s'agira plus de combattre un sanglier unique; c'est une race toute entière qu'il faudra détruire: sangliers, cochons, verrats, truies, pores, pourceaux, tous seront passés au fil de l'épée; il ne sera même pas permis de s'appitoyer sur le sort des marcassins ni des cochons de lait: ce sont des monstres qu'il faut étouffer en naissant; il faut en purger le sol de la République à l'exemple des Anglais qui ont purgé leur île de loups. Hé! qu'il est ce que ces insulaires ont fait pour la conservation de leurs troupeaux et de leurs laines, ne le ferions nous pas pour la conservation de nos chênes et de nos étangs, qui sont nos vraies richesses nationales?

En effet aujourd'hui que les Français ont brisé pour toujours le joug des préjugés, sous lesquels la raison fut si long-temps asservie, il ne faut pas douter qu'ils n'apprécient les différents biens qu'ils possèdent, suivant le degré d'utilité qui doit leur en revenir; or comme il n'en est point de plus utile que le chêne, il est impossible qu'ils ne lui donnent la préférence sur toute autre espèce de biens. Je sais que d'honnêtes gens,

Des politiques profonds nous ont assuré, d'une manière très-positive, que l'assignat valoit mieux que l'argent, que le Mandat territorial valoit mieux que l'or. (ce qui ne peut être contesté, vu l'expérience, que par ceux qui pompent les trésors de Pitt, pour avoir le plaisir de décréditer la monnaie républicaine.) Mais dût-on regarder ma proposition comme un paradoxe, dût-on la dénoncer comme un blasphème, je soutiendrais toujours que les Glands s'emportent sur l'argent et sur l'or; et même sur l'assignat et le Mandat. Le motif de cette préférence, c'est que les métaux, à quelque coin qu'ils soient frappés; c'est que le papier, quelque hypothèque qu'il ait, quelque confiance qu'il mérite, ne sont jamais que des signes représentatifs; au lieu que les Glands ont par eux-mêmes une valeur intrinsèque réelle, précieuse, usuelle, puisqu'ils sont un objet de consommation, une denrée de première nécessité, chez un peuple libre et militaire. Cette vérité a été parfaitement sentie par les citoyens éclairés, qui se sont chargés généralement du soin de régler les destins de la France. Il est facile de s'en convaincre, pour peu qu'on se rappelle des événements qui ne devraient jamais s'effacer de notre mémoire. Dès l'aurore de notre liberté, lorsque de nombreux ennemis se coalisèrent, dans la vue de la détruire, des patriotes ardents firent un appel au peuple; ils l'exhortèrent, d'une manière très pathétique, la nation toute entière à se lever en masse; ils s'écrioient dans leurs transports, que nous avions des bras et du fer; que c'étoit assez; qu'il ne falloit rien de plus. D'un autre côté, des êtres pusillanimes, effrayés de cette mesure, témoignaient des inquiétudes assez vives, dans la crainte de manquer de subsistances, et tous les cultivateurs abandonnoient les champs, pour voler aux frontières. Pour suppléer donc à ce qui manquoit au projet civique des premiers, et calmer en même temps les inquiétudes des derniers, les célèbres fondateurs de la liberté eurent la sage prévoyance de faire planter quarante quatre mille chênes dans les quarante quatre mille communes, comprises alors dans toute l'étendue du territoire français. Ne voit-on pas un fonds considérable de richesses? Les mines et les carrières s'épuisent à la longue; nos chênes au contraire, et par conséquent nos provisions de glands, se multiplieront avec une facilité incroyable.

Ces arbres choisis, plantés par des mains pures, croîtront bien vite
 sous les yeux paternels de nos corps administratifs, avant qu'il soit peu,
 ils produiront assez de glands pour former de nombreuses pépinières,
 qu'on laissera venir en futaies, après avoir éclairci les plants pour
 leur donner de l'air. cette surabondance de sujets, bien loin d'être inutile,
 servira à planter un bois Sacré dans le centre de chaque commune,
 et quelques rangs d'arbres en lisière à la circonférence pour en déterminer
 les limites; en sorte que tout le Sol de la République formera une
 espèce de Réseau non moins agréable qu'utilité, on pourra même doubler
 et tripler les rangs à mesure que la population augmentera; et de plus,
 il sera loisible à chaque citoyen de planter un chêne devant sa porte,
 afin que toute la famille puisse se reposer sous son ombre et y
 respirer le frais quand bon lui semblera toutes ces plantations seront
 peu dispendieuses et s'exécuteront en peu de temps. chaque Républicain
 trouvant son intérêt particulier dans l'intérêt commun de la Société, se
 fera une fête d'y concourir, et l'ouvrage de quelques jours assurera les
 Subsistances pour un siècle et au delà; de manière que dès la première
 année, quelque médiocre que soit la récolte du Gland, on pourra en
 fournir à chaque Représentant du peuple quelques Myriagrammes pour
 son dessert; au bout de deux ans, tous les fonctionnaires publics
 participeront au même avantage; dans cinq ans, on pourra fournir
 aux uns leur indemnité, aux autres leur traitement, en fruits de la
 même nature, en substituant aux différents Myriagrammes de bled
 qui compétent à chacun, autant de Myriagrammes de glands; en
 comme la progression des récoltes successives ira toujours en augmentant,
 à mesure que les arbres croîtront, on peut prédire avec certitude qu'en
 moins de quinze ou vingt ans, la nation toute entière jouira de la satisfaction
 de se nourrir de ces fruits précieux; ainsi le chêne n'est pas seulement
 le symbole de la liberté, il est encore le gage de la prospérité future
 de la République française. Et que n'a-t-on adopté plutôt ce régime

Salutaires que ne puis-je accélérer l'instant favorable de le mettre à exécution? que l'on seroit heureux, si l'on vivoit de glands!

La mort tardive alors ne viendrait qu'à pas lents.

Mon dessein n'est pas de rappeler ici le triste souvenir de nos maux: ils ne sont que trop connus; mais si l'on veut remonter à leur source, on conviendra sans peine, que le luxe des tables, la bonne chère et l'intempérance en étoient les causes principales. or le régime que l'on propose est un remède éprouvé qui nous en guérira, et un préservatif sûr qui nous garantira des rechutes. La simplicité de nos repas épuisait nos finances et décaploit les éléments pour satisfaire notre sensualité. Les vices les plus scandaleux, les hommes les plus implacables, les maladies les plus graves en étoient les suites les plus ordinaires. Les grandes communes surtout étoient infectées d'une foule d'empoisonneurs publics, ^{connus} sous les divers noms de cuisiniers, traiteurs, restaurateurs, &c. bien longtemps avant moi, Sénèque se plaignoit de cet abus et assignoit à cette cause les fréquentes maladies qui regnoient de son temps: innumerabiles morbos non miraberis, coquos numeros, mais cette engeance maudite avoit encore bien pullulé depuis le temps de Sénèque; cependant on gémissoit de la faiblesse de sa complexion, de ses infirmités prématurées, de la brièveté de la vie: on s'en prenoit à la nature: on s'avouoit sur le principe du mal: on disoit communément qu'il ne se faisoit plus de tempéraments comme autrefois. à toutes ces inculpations injustes, la nature vous répondra par ma bouche: vivez comme on vivoit autrefois, et vous vous ferez des tempéraments vigoureux comme on en faisoit autrefois. revenez à l'antique frugalité de vos pères, si vous voulez vous régénérer au physique, comme vous vous êtes régénérés au moral; enfin nourrissez-vous de glands, comme on s'en nourrissoit dans les temps héroïques, et vous aurez en partage la taille avantageuse des Titans, la force d'Hercule, et la longue vie de Nestor. honorez donc le chêne, comme l'appui le plus solide de votre liberté: qu'il soit à vos yeux la corne d'abondance.

faites le plus grand cas des glands qu'il vous prodigue, vous y trouverez le bonheur qu'on ne cesse de vous promettre depuis longtemps. vous y trouverez encore une source inépuisable de richesses, puisque le régime frugal, que vous allez adopter, est le plus économique que l'on puisse imaginer, en même temps qu'il est le plus salutaire; et que suivant la maxime d'un poëte philosophe les plus grandes richesses de l'homme consistent dans une vie frugale.

Divitia grandes homini sunt vivere parca.
Vucret. lib. 5.

aussi les ennemis de notre liberté, prévoyant les grands avantages que nous devons retirer de nos chênes civiques, ont mis autant d'acharnement à les détruire, que les héros de la révolution avoient mis d'importance à les planter. ces ennemis féroces comptoient sans doute de nous asservir par la famine. S'ils avoient pu réduire en cendres les arbres sacrés, dont nous attendions nos subsistances, mais S'ils en ont abattu quelques uns, nous les avons remplacés avec succès, et nos efforts ont heureusement triomphé de leur rage impuissante. maintenant ils ont recours à la ruse et à l'artifice, pour tâcher de nous replonger dans le gouffre d'où nous sommes sortis. Républicains, soyez toujours en garde contre les pièges qu'ils ne cessent de vous tendre. sous prétexte de paix, de réunion, sous ombre de fraterniser avec vous, ils vous invitent à de grands repas, vous proposent des fêtes splendides, vous entretiennent tous les jours de plaisirs, de réjouissances et de festins, mais vous rejetterez avec horreur ces insinuations perfides; vous fermerez l'oreille aux accents doucereux de la séduction; vous ne vous prêterez plus aux illusions dangereuses de la bonne chère; vous ne disputerez point aux fiers Aristocrates le stérile honneur de mourir d'une indigestion de truffes; vous n'envierrez point aux muscadins effeminés la triste satisfaction de s'empoisonner avec un goût de champignons: vous vous en tiendrez simplement à vos Glands, sachant bien que l'effet du

360.

régime opposé seroit de vous remettre pour toujours sous le joug détestable de la servitude; car on n'en peut pas douter:

Serviet aeternum qui parvo nesciat uti.

Horat. Epist. 10. Lib. 1.

au lieu que la vie frugale, que vous allez embrasser, garantira constamment votre liberté de toutes les atteintes qu'on voudroit lui porter:

qui foule aux pieds l'orgueil, le Luxe et l'abondance,
qui vit content de peu, connoît l'indépendance.

Le C. de B. Rom. Ep. 11.

De tout ce qui précède, il résulte que les anciens ont vécu de glands; qu'on peut s'en nourrir encore, puis qu'on y est revenu avec succès en différentes rencontres; puisque l'usage du gland a subsisté jusqu'à nos jours en certains pays. Il est aisé de conclure qu'on s'en nourrira aussi à l'avenir, puis que ce genre de vie est le plus facile, le plus sain et le plus analogue au caractère d'un peuple libre, qui s'est voué tout entier à la profession des armes, pour le maintien de sa liberté; et qui voulant faire participer tous les autres peuples au bonheur inexprimable dont il jouit lui-même, s'est imposé la tâche glorieuse de briser leurs fers, et de les délivrer tous de l'affreuse tyrannie sous laquelle ils gémissoient. ce vaste projet commence déjà à s'exécuter, et aura son plein effet, dès que les chênes sacrés, sur lesquels nous fondons nos plus douces espérances, produiront assez de glands pour alimenter tous les français, et pour soustraire au métier servile du labourage, des bras spécialement destinés au maniement des armes. Le bon état de nos plantations, la facilité de les multiplier, le zèle avec lequel les vrais républicains s'empressent de propager le chêne, tout fait présumer, comme je l'ai déjà fait.

entrevoir, que nous ne languirons pas longtemps dans l'attente d'un bien
 Si ardemment désiré: c'est alors que mes compatriotes auront un
 sort digne d'envie: c'est alors qu'ils jouiront d'une félicité parfaite.
 alors le français sous son chêne sera bien plus libre, et plus heureux
 Sans doute, que ne le fut jamais L'Israélite sous son figuier, l'indien
 sous son palmier, ou L'Egyptien sous son Lotus. Horace avoit une
 idée confuse de ce bonheur, lorsqu'il disoit:

Libet jacere modo sub antiqua ilice

od. 2. lib. l. podon.

mais ce n'étoit là qu'une ombre du bonheur qui attend le Republicain
 français. Dans le transport de la volupté la plus pure, il s'écriera
 avec plus de raison que Madame Deshoulières:

Que sous ces chênes verts je passe heureux jours!

la Solitude idyll. tome 2.

Cette femme célèbre se seroit bien autrement extasiée, si elle avoit
 vécu jusqu'au jour d'hui il est cependant fort possible qu'animée d'un
 esprit prophétique, (ce qui n'est pas rare chez les favoris d'Apollon)
 elle ait voulu annoncer l'heureuse condition des français, et confirmer
 la prédiction de la Sybille de Cumès sur la renaissance de l'âge d'or,
 et le nouvel ordre de choses qui se préparoit; car à quelle époque
 peut-on appliquer plus heureusement cet oracle qui ne se rapporte
 indubitablement, qu'au temps de notre régénération merveilleuse:

Magnus ab integro Sæclorum nascitur ordo.

Virg. Bucol. Eclog. 4.

il naît un nouvel ordre et de mois et d'années.

traduct. de Gresset.

quant à moi tous mes vœux seroient remplis, si je pouvois être le moins
 du bonheur de mes frères! puissent mes jours se prolonger jusqu'à ce
 moment fortuné! c'est ce doux espoir qui me soutient encore au bord de la
 fosse, où le poids des années semble déjà vouloir m'entraîner:

ô mihi tam longa maneat pars ultima vite!

Virg. Bucol. Eclog. 4.

ô jours! ô temps heureux! ô Si les Destinees
étendoient jusques-là le fil de mes années!

traduct. de Gresset.

qu'il me tarde de voir en réalité le bonheur parfait de mes concitoyens,
bonheur dont ils sont si dignes, Bonheur que mon imagination me
découvre déjà dans une perspective si riant! cette idée agréable
m'occupe nuit et jour, comme si cette apostrophe de Virgile s'adressoit
à moi Seul.

Aspice venturo latentur ut omnia saclo.

Virg. Eclog. 4.

car c'est les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas
d'entrer ici dans un plus long détail sur l'excellence et les propriétés
admirables du chêne, et de ses parties, de ses Racines, de son bois, de
son écorce, de sa Sève, de ses feuilles, et surtout de son fruit. il
faudroit des volumes pour décrire les avantages incroyables qui
résulteront pour les François de l'usage du Gland, pour remplir
le but que je m'étois proposé, il suffisoit d'en avoir indiqué les
principaux; il en est un cependant que je ne puis m'empêcher de
remarquer avant de finir; c'est que la simplicité du régime, que la
Nation Française va adopter, simplifiera en même temps tous les
ressorts de son gouvernement, et notamment les préparatifs de
guerre, et les opérations de l'armée, dont les mouvements rapides ne
seront plus entravés par une foule d'Agents, de commissaires, de
fournisseurs, qui s'engraissent d'une manière scandaleuse de la
substance du Soldat, qu'ils laissent mourir de faim, tandis qu'ils nagent
eux-mêmes dans l'abondance. Les Magazins de vivres seront mieux
pourvus, lorsqu'ils ne seront remplis que d'une seule espèce de fruit. Le
transport et la distribution s'en feront avec plus de facilité, c'est-à-dire
la perte d'un convoi de vivres, l'incendie d'un magasin, ou quelque accident
de cette nature, arrêtoit le cours de nos victoires, en forçant nos
armées de rentrer de bonne heure, et de se mettre en quartier d'hiver;

Dès le commencement de l'automne, pour attendre les fruits de la moisson, qui ne parvenaient que très-tard aux frontières. à l'avenir, au contraire, de telles considérations ne sauroient suspendre nos conquêtes: l'automne sera la Saison la plus favorable aux français, puis qu'ils trouveront alors dans les forêts de quoi remédier dans un clin d'œil à tous ces accidents, dont le moindre seroit très-funeste à l'ennemi. supposons, par exemple, que le Soldat, emporté par son impétuosité naturelle, après avoir vivement chargé l'ennemi, se trouve à une distance considérable du camp, et qu'il ait laissé bien loin derrière lui les charriots munitionnaires; Sans doute qu'en pareille circonstance, un automate Russe seroit fort embarrassé; un esclave Autrichien ne sauroit que devenir; mais il n'en seroit pas de même de nos héros français. Non, Brave Republicain, Généreux défenseur de ma patrie, un tel événement n'aura rien de triste pour toi. Si ton Estomach te sollicite, tu pourras entrer dans la forêt voisine; tu grimperas avec ton agilité ordinaire jusqu'au Sommet du premier chêne; tu parcourras ses plus hautes branches, pour choisir les plus beaux glands; quand même la fatigue d'une marche forcée ne te permettroit pas de monter si haut, tu ne serois pas pris sans vert pour cela, puisqu'après avoir poursuivi l'ennemi, la figue dans les reins, cette même figue te servira encore pour abattre des glands, qui appaiseront bien vite ta faim dévorante.

Concussâque famem in Sylvis Solabere quercu.

Virg. Georgic. Lib. 1.^{re}

Et si un premier repas ne suffisoit pas pour te contenter, tu peux revenir à la charge, sans qu'il t'en coûte davantage:

Retourne au Gland des bois pour assouvir ta faim.

Traduct. de M. De Ville.

^{No.} Nous prononçons ici Mes. Gland, de la même manière que Mez. honte que l'on verra ci-après.

